

# De l'Internet à la mémoire humaine

## « Présentation »

Nicole Pignier

### Quels liens le réseau Internet<sup>1</sup> entretient-il avec la mémoire humaine ?

Cependant qu'augmentent en permanence la fréquentation des blogs, des réseaux sociaux, la mise en ligne, la consultation, le stockage, l'archivage, le partage de documents, il est légitime et important de se poser cette question. En effet, elle est profondément liée avec les caractéristiques du réseau Internet, qui, englobant tous les médias, se définit comme un méta-medium<sup>2</sup>.

Entre autres spécificités, on peut citer :

- ses capacités à mémoriser des informations que les moteurs de recherche sont susceptibles de proposer aux usagers hors cadre spatio-temporel de l'énonciation ;
- sa production d'outils de publication hors cadre institutionnel qui permet, à tout un chacun possédant le matériel et une connexion Internet, de publier des informations sans la censure que subissent les médias traditionnels ;
- sa capacité à faire fi des frontières géographiques et, ce faisant, à élargir considérablement la disponibilité des textes ;
- sa tendance à absorber et à mixer les genres, les types de discours, les médias et les supports d'écriture ;
- sa structure hypertextuelle ;
- son évolution vers une interconnexion avec les réseaux de téléphonie mobile.

Des travaux antérieurs en sciences humaines, et notamment en sciences de l'Information et de la Communication, ont apporté un regard critique quant aux effets de certaines spécificités sur nos représentations, nos connaissances.

---

<sup>1</sup> Internet est l'infrastructure réseau qui connecte des ordinateurs du monde entier. Son nom vient de «réseaux interconnectés» : INTERconnected NETworks et sa date d'inauguration retenue le plus souvent est le 1er janvier 1983 avec l'apparition du protocole TCI/IP.

Le Web, lui, est un service d'échange d'informations, qui utilise l'Internet, basé sur un système de liens hypertextuels, apparu en 1991, et qui a permis d'atteindre le plus grand public.

<sup>2</sup> Nous entendons par médium un support matériel des textes mais aussi un cadre d'énonciation, de co-énonciation. Internet est un méta-medium car il englobe les autres médias en produisant des discours sur eux.

Entre autres, Emmanuël Souchier<sup>3</sup>, dans un article publié en 1998, a montré comment les sites web, en reprenant de manière métaphorique les supports d'écriture antérieurs tels que la page du livre, du journal, faisaient impasse sur le travail éditorial tout en reléguant le médium englobé à l'état de souvenir. En 2003, un ouvrage collectif coordonné par Jean Davallon, Marie Després-Lonnet, Yves Jeanneret, Joëlle Le Marec et Emmanuël Souchier<sup>4</sup>, précisait les conditions spécifiques de l'écriture via les médias informatisés et via le réseau Internet, où, d'après les auteurs, l'écrit devient « tout à la fois l'objet et l'outil ». Plus récemment, la complexité de l'emboîtement des supports de l'écrit sur l'Internet a été explicitée par Nicole Pignier et Benoît Drouillat<sup>5</sup>. Les auteurs ont décrit et analysé comment l'interface graphique des sites web constitue un cadre d'énonciation qui permet à l'utilisateur co-énonciateur de vivre une expérience spécifique du contenu, en partageant un ethos au sens de représentation axiologique et imaginaire.

Quant au rapport de l'Internet avec la mémoire humaine, des travaux récents en sciences humaines ont ouvert des pistes de réflexion. Emmanuël Hoog, Directeur de l'INA, explique dans son dernier ouvrage<sup>6</sup>, qu'en pouvant conserver toutes les traces du passé et en les proposant comme un éternel présent, l'Internet et le Web en particulier donnent l'impression que tout est mémorisable et, du coup, perçu comme mémorable. S'en suit, selon l'auteur, une confusion menaçant la mémoire collective qui, pour s'élaborer et évoluer, a besoin d'une hiérarchisation, d'une structuration. À vouloir se souvenir de tout, l'homme deviendrait finalement amnésique car sa mémoire individuelle n'aurait plus le cadre nécessaire à l'appropriation des textes pris dans un enchevêtrement infini.

Lionel Naccache<sup>7</sup>, chercheur en neurosciences cognitives, se demande dans son nouvel ouvrage « Perdons-nous connaissance? » si dans les sociétés démocratiques où l'information circule presque sans limite, notamment via le Web, nous prenons en compte les « sujets qui parlent ». Beaucoup de stratégies de captation de l'intérêt (et du soutien financier) des citoyens de la société de l'information s'appuient, dit-il, sur le prestige tenant à l'argumentation pseudo-technique et pseudo-scientifique, édulcorant ainsi le processus de fictionalisation, à partir d'un

3 Souchier, E. (1998), *Rapports de pouvoir et poétique de l'écrit d'écran. À propos des moteurs de recherche sur l'Internet, Médiations sociales, systèmes d'information et réseaux de communication. Actes du Onzième Congrès national des Sciences de l'information et de la communication, Université de Metz, 3-5 décembre 1998. p. 401-412.*

4 Davallon, J., Després-Lonnet, M., Jeanneret, Y., Le Marec, J. et Souchier, E. (2003). Introduction à l'ouvrage. In, Souchier, E., Jeanneret, Y., Le Marec, J. (Dir.) *Lire, écrire, récrire, Objets, signes et pratiques des médias informatisés*. Paris : Bibliothèque Centre Pompidou.

5 Pignier, N. et Drouillat, B. (2008). *Sociale expérience du Webdesign*. Paris : Collection « Forme et sens », Hermès-Lavoisier.

6 Hoog, E. (2009). *Mémoire, Année zéro*. Paris : Seuil.

7 Naccache, L. (2010) *Perdons-nous connaissance ? De la Mythologie à la Neurologie*. Paris : Odile Jacob.

système de croyances, qui est à l'origine de la connaissance qui permet de passer de l'information à la connaissance. Même si l'auteur confond information et donnée brute, même s'il fait impasse sur le cadre énonciatif construit sur les sites web, il pointe les dangers de décontextualisation dus à l'hypertextualité et aux moteurs de recherche. Enfin, les recherches en sciences cognitives que Thierry Baccino<sup>8</sup> a menées démontrent que les structures hypertextuelles des textes et les mélanges de leurs supports médiatiques sur l'Internet causent problème tant au niveau de la concentration, de l'appropriation de l'information, que de sa mémorisation.

## Des formes de mémoires humaines à la mémoire de l'Internet

Ce numéro de MEI, partant des travaux fondateurs sur la mémoire humaine tels que ceux d' Halbwachs<sup>9</sup>, Candau<sup>10</sup>, Havelange<sup>11</sup>, invite à se défaire de l'apparente évidence des thèses eu égard à l'Internet pour (ré)interroger ses caractéristiques et leurs rapports avec la mémoire humaine. Des chercheurs canadien, belge, italien, français nous font partager leurs recherches tant sur la production de mémoire via les supports médiatiques sur l'Internet que sur le travail de mémorisation possible via ces derniers. Plusieurs formes de mémoire humaine sont ainsi traitées. La mémoire individuelle se compose, d'après Endel Tulving, d'au moins cinq types. La mémoire à court terme, la mémoire procédurale qui porte sur la manière de faire les choses, la mémoire perceptive qui permet à l'individu de se rappeler les images et les phénomènes sensoriels, la mémoire sémantique qui est celle de nos connaissances et la mémoire qu'Endel Tulving<sup>12</sup> nomme « épisodique ». Cette dernière comprend les faits vécus personnellement. Selon Yves Jeanneret, la mémoire collective se définit comme un « corpus de textes enchevêtrés formant un tissu homogène », celui des connaissances et des croyances tandis que la mémoire sociale est celle des usages et des pratiques médiatiques, culturelles.<sup>13</sup> Avec des points d'entrée différents, les auteurs de ce dossier interrogent les manières dont les usages du méta-médium conditionnent la mémoire humaine. Leurs résultats se font écho en se consolidant ou en se nuancant, ce qui permet à tout un chacun d'adopter un regard critique, précis, fort des facettes complémentaires qui bouleversent les *a priori*. Ainsi Olivier Le Deuff dépasse-t-il l'opposition entre mémoire technique et mémoire humaine, les techniques de mémorisation

8 Baccino, T. (2010). Conférence "Lecture et écriture du futur", à la BNF. Paris, le 21 septembre 2010.

9 Halbwachs, M. (1950). *La mémoire collective*. Paris : PUF. Halbwachs, M. (1976). *Les cadres sociaux de la mémoire*. Archontes : Mouton & Co.

10 Candau, J. (1996). *Anthropologie de la mémoire*. Paris : PUF.

11 Havelange, V. (1999). *Mémoire collective : la constitution technique de la cognition*. In Lenay Charles et Havelange Véronique (dir.) *Mémoire de la technique et techniques de la mémoire*. Editions Erès.

12 Tulving, E. (1972). *Organization of Memory*, Academic Press.

13 Janneret, Y. (2004). *Le procès de numérisation de la culture : Un défi pour la pensée du texte*. Protée. Volume 32, n°2. p. 9-18 URI : <http://id.erudit.org/iderudit/011168ar>

sur les réseaux sociaux numériques faisant appel à l'expérience individuelle et à la constitution d'une mémoire collective. Quelle place est laissée à la production de mémoire par l'utilisateur lui-même ? Quelles sont les conséquences de l'archivage et de la mémorisation des contenus quand ces opérations sont assurées par des tiers ? Thierry Gobert, lui aussi, propose d'approfondir les relations entre mémoire humaine et mémoire technique, celle-ci étant motivée depuis l'origine de l'informatique par la préservation de celle-là. Cela aboutit selon l'auteur à une « exo-mémoire » dont les outils, de plus en plus performants et toujours renouvelés, rendent paradoxalement aléatoire l'accès aux contenus conservés sur des outils informatiques plus anciens. L'Internet, nous explique Thierry Gobert, se compose de deux formes d'« exo-mémoire » ou mémoire numérique. Une mémoire implicite quand les données sont produites sur la base de contenus construits par recoupements et déductions logiques et une mémoire explicite quand elle ne résulte pas d'un automatisme mais qu'elle est confiée en conscience par une personne physique ou morale à un système numérique de captation qui nécessite un support et un cadre médiatique d'énonciation.

## **En quoi les cadres génériques sur l'Internet conditionnent-ils la production de mémoire collective ?**

Au-delà de la mémoire individuelle, comment les usages des supports médiatiques sur l'Internet génèrent-ils de la mémoire collective ? Eléni Mitropoulou analyse la manière dont les listes de discussion conditionnent la production de la mémoire individuelle et collective. Cette mémoire collective ainsi produite est-elle durable ? Uglo Volli, dans l'entretien qu'il nous a accordé, en doute. De la même manière, il interroge les limites linguistiques, culturelles, de la mémoire collective qui n'est pas synonyme de disponibilité des textes sur l'Internet. L'accès aux textes suffit-il à son appropriation ?

L'analyse que Benoît Lafon a menée du site web « Archives pour tous » mis en place par l'Institut National de l'Audiovisuel montre que l'appropriation des textes repose sur des références familières. Ainsi, l'INA produit une télévision-mémoire en ligne en se fondant sur des documents télévisuels qui sont familiers aux Français. Même si ce site est accessible mondialement, il n'est pas certain, si l'on retient la thèse d'Ugo Volli, qu'il mobilise beaucoup les audiences non françaises.

Sophie Barreau-Proust analyse les usages du genre du webdocumentaire, soulignant la continuité avec certains genres télévisuels qui mettent en scène la vie privée de tout un chacun, et non des faits reconnus collectivement par les institutions. Si la mémoire individuelle peut alors se construire via les webdocumentaires, qu'en est-il des limites de la mémoire collective ainsi formée par superposition de témoignages, par des structures à entrées interchangeable, formats très courts, sources floues des contenus qui peinent alors à trouver leur légitimité ? Djemaa Maazouzi explique comment les pieds-noirs nostalgiques de l'Algérie française utilisent les plateformes de partage de Webfilms pour produire une mémoire groupale, collective, via des

structures médiatiques (récit, chanson, témoignage, photos de famille, ...) partagées et reconnues par le groupe. La reprise fait revivre, tout en le façonnant pour le mémoriser, le trauma lié à l'exil, le bonheur passé.

Emilie Flon quant à elle, explique comment et en quoi les dispositifs médiatiques que proposent les sites agrégatifs de tourisme moulent nos représentations et, ce faisant, la production des souvenirs. Précisément, au feuilletage des pages du carnet de voyage invitant à pratiquer le carnet comme on pratique l'espace selon Michel de Certeau – par tâtonnement dynamique, croisement d'éléments – se substituerait une représentation synoptique des voyages sur certains sites agrégatifs. Cela construit un effet d'ordre et d'exhaustivité qui n'est pas sans rappeler le lieu décrit par Michel de Certeau comme espace structuré, abstrait, sans place pour l'expérience corporelle.

## **Quels liens entre l'« espace » de l'Internet et l'espace physique ?**

L'Internet est-il d'ailleurs un espace au sens physique du terme ? La contribution d'Etienne Amato remet en cause cette apparente évidence, expliquant qu'Internet est un « atopisme » où l'utilisateur est limité à des sauts de page, à la discontinuité de l'hypertextualité. Cela étant, comment la mémorisation de l'information peut-elle se faire sans unité spatio-temporelle ? L'auteur explique en quoi nombre de métaphores spatiales peuvent favoriser une impression de continuité réel/virtuel et, ce faisant, permettre l'expérience corporelle inhérente à l'acte de mémorisation. Cette réflexion fait écho à celle de Nathalie Roelens dans l'entretien qu'elle nous a accordé avec Ugo Volli, en apportant un point de vue différent mais tout aussi indispensable à une compréhension mesurée du lien entre l'« espace numérique » sur l'Internet, l'espace physique et notre capacité de mémorisation. La géolocalisation, en centrant toutes les données autour du corps, paradoxalement, ne permettrait pas l'expérience corporelle de l'espace, expérience réduite, comme on peut le voir dans le genre des cartes géolocalisées, à une dimension scopique, à une impression d'avoir tout sous la main et face à l'œil mais dans un parcours de l'extérieur. Cela, alors que la pratique de l'espace génératrice de mémoire intime, affective, ne peut se fonder que sur un parcours de l'intérieur, parcellaire, forcément.

Les réflexions de Nathalie Roelens rejoignent les résultats des analyses de sites agrégatifs de tourisme exposés par Yves Jeanneret et Emilie Flon dans ce dossier. En fait, ce sont les usages que les gens feront des mémoires des lieux (villes, musées, etc.) sur Internet que dépendront les liens d'opposition ou de complémentarité avec la mémoire corporelle et intime de l'espace. N'est-ce pas ce que nous laisse comprendre Odile Leguern ? Partant de l'analyse comparative du musée comme espace architectural et du musée numérique représenté sur l'Internet, Odile Leguern propose de penser la complémentarité entre l'expérience spatio-temporelle, corporelle de la visite réelle et l'expérience cognitive du parcours hypertextuel.

La contribution de Michel Lavigne nous aide à reconsidérer pour la dépasser l'opposition entre le rapport cognitivo-corporel aux lieux et aux contenus dans l'espace réel des supports médiatiques physiques et le rapport seulement cognitif dans la représentation hypertextuelle de ces derniers sur l'Internet. En cela, il rejoint les réflexions d'Etienne Amato. A défaut d'une mobilité totale du corps dans les manipulations écran/souris ou écran tactile, le geste ne permettrait-il pas, justement, d'assurer une continuité, une transition entre l'information et la pensée symbolique ? Il pourrait, à condition d'une conception efficace des hypertextes liés à l'apprentissage, favoriser l'appropriation de l'information, sa mémorisation cognitive et affective.

Fanny Georges, elle aussi, considère le rôle de l'implication gestuelle mais cette fois dans la constitution de l'« identité numérique » sur les réseaux sociaux. En quoi le geste participe-t-il à l'expérience de construction de soi, de mémorisation de cette représentation identitaire ? Les gestes appartiendraient à la métaphore du soi, ils formeraient des signes qui réfèrent au sujet par désignation.

### **La familiarité de l'Internet permet-elle l'intimité des souvenirs ?**

Mais si le geste, tout autant que les métaphores spatiales, médiatiques, nous fait oublier le temps mathématique du code associé à la privation d'espace réel, physique, linéaire et rend ainsi l'Internet plus familier – Yves Jeanneret nous rappelle effectivement les résurgences incessantes des médias antérieurs sous forme de métaphore dans les sites web qui se disent innovants – pour autant, peut-on dire que l'Internet permet l'intimité, nécessaire selon Nathalie Roelens à la mémoire affective ? Sans doute non.

Alexandre Coutant et Thomas Stenger en doutent, après avoir mené une enquête sur l'usage des réseaux sociaux, où ils ont observé un décalage entre des petits récits du quotidien évalués sans importance par leurs auteurs et la mémorisation technique qui accentue la confusion entre « ce qui est mémorisable et mémorable », pour reprendre les termes d'Emmanuel Hoog. La mémoire individuelle est aussi mise à l'épreuve par la métaphore spatiale de Facebook, l'« espace » des « amis », qui rapproche en son sein, et confusément, des audiences multiples, des rôles multiples, public, privé, familial, professionnel, habituellement dans des cadres spatio-temporels énonciatifs distincts. Quelle place reste-t-il dès lors à la plasticité des souvenirs, indispensable au couple mémoire individuelle/identité ?

Cette enquête de terrain est parfaitement complémentaire avec les remarques de Nathalie Roelens sur le « culte de l'immédiateté ». Le désir de communiquer sans distance temporelle les photos de vacances, par exemple, ne fait-il pas obstacle à la fabrique du souvenir qui exige un décalage nécessaire ? Si le temps de l'expérience corporelle et émotionnelle fusionne avec celui de la mise en récit, à savoir le temps de la narration, cette dernière reste-t-elle possible ? Et du coup, peut-on dire qu'il y a vraiment production de souvenir ? Si l'utilisateur, pris dans l'immédiateté de l'expérience, n'a plus les conditions réunies pour la fabrique du souvenir, les tiers peuvent mettre en récit son expérience à sa place, à partir de ses bribes d'information, et dans une décontextualisation augmentée par les moteurs de recherche.

Ces derniers en effet vont puiser dans la mémoire technique, insensible au droit à l'oubli, à l'impasse, qui sont le propre de toute narration, de toute fabrique du souvenir. Ainsi, comme l'explique Etienne Amato, si les envois par les usagers lambdas de contenus sur les réseaux sociaux sont immédiats à l'expérience vécue, ils peuvent, ainsi que ce fut le cas pour le séisme en Haïti, permettre une mobilisation hypermédiatique, une reconnaissance sociale et un ancrage dans la mémoire collective. Mais cela peut atteindre ses limites lorsque les usages des réseaux sociaux génèrent une mobilisation médiatique non souhaitée, non souhaitable pour l'individu lui-même auteur de messages mis en récit par des tiers et à sa place.

Yves Jeanneret nous rappelle dans sa contribution que tout texte n'est jamais assimilable à l'indice causal, à l'expérience vécue, qu'il est toujours transformé en inscription, puis en tracé (écrit), relevant ainsi de l'expérience de mise en forme symbolique. Quant à nous, nous pensons que cette caractéristique de l'immédiateté informationnelle pose des questions d'ordre linguistique aussi. Elle n'est en effet pas sans rappeler la thèse que Jean-Claude Coquet défend dans son ouvrage *Phusys et logos. Une phénoménologie du langage*<sup>14</sup>. Selon lui, le non-sujet est celui qui vit l'expérience et le sujet est celui qui la met en récit, via le langage, quelle que soit la modalité verbale, visuelle, sonore ... Il y a le temps de l'expérience, c'est-à-dire de la prise et le temps de la reprise, tous deux très différents. L'un est mobile, c'est un flux, l'autre est immobile, c'est celui de la fixation.<sup>15</sup> Qu'en est-il alors lorsque les deux temporalités et instances fusionnent ? On doit se trouver dans une instance frontière, qui n'est ni l'une ni l'autre et qui est un peu les deux à la fois, celle que le linguiste appelle « quasi-sujet »<sup>®</sup>.

14 Coquet, C. (2007) *Phusys et logos. Une phénoménologie du langage*. Paris : Presses Universitaires de Vincennes.

15 *Id.* p. 200.

